

Aux abords du Koutab, Bou–El–Nouar fut péniblement impressionné par les bruits divers qui venaient de l'établissement d'enseignement arabe. Derrière le taleb, à portée de sa main lorsqu'il était assis, sur une sorte de console faite de vieilles planches, une vénérable neskha du Coran tronait, telle le Saint des Saints. Tous les élèves hurlaient à tue-tête en récitant les versets du Coran et, par-dessus un charivari indescriptible, le maître amplifiait sa voix grave pour rappeler à l'ordre les enfants distraits ou dissipés. Chaque élève était muni d'une planchette rectangulaire percée en son bord supérieur d'un trou où passait une ficelle qui permettait de la pendre à un cou, lorsqu'elle n'était pas entre les mains de l'élève. Elle portait de gros caractères arabes tracés à l'aide d'une plume en roseau trempée dans du smakh ou encre fabriquée avec de la laine noire calcinée. Contre le mur, face à la porte, s'étalait la natte du maître, plus épaisse mais plus petite aussi, couverte d'un morceau de vieille tapisserie, d'un lointain d'une famille bourgeoise. Bou–El–Nouar habitué à un certain luxe trouva les lieux sans majesté.